

La tenue de Rousseau était-elle arménienne ?

Roland Kaehr *

En souvenir de l'ami
Frédéric S. Eigeldinger

RÉSUMÉ

Entre l'automne 1762 et le printemps 1766, Jean-Jacques Rousseau s'exhibe dans un accoutrement singulier qui le désigne rapidement et continuera de l'identifier bien après son décès.

Reprenant les données autobiographiques fragmentaires et contradictoires des *Confessions* et de la correspondance, exhumant les rares témoignages de tiers, analysant les portraits

- on tente d'abord de se faire une idée de l'apparence de l'exilé;
- on se demande à quelle nécessité répondait le vêtement adopté;
- on s'interroge aussi sur l'ambiguïté identitaire qu'il suscite;
- on cherche encore à savoir s'il participait d'une posture d'artiste;
- on questionne finalement le rôle révélateur de l'«étrange étranger»;

pour tenter de répondre à la question: que vient faire l'Arménie dans une histoire d'habits d'écrivain ?

SUMMARY

Was Rousseau's dress «Armenian» ?

Between autumn 1762 and spring 1767, Jean-Jacques Rousseau shows himself in a singular attire that rapidly identifies and will continue to identify him long after his death.

Taking into account of fragmentary and contradictory autobiographical data in *The Confessions* and of the correspondence, as of rare testimonies from third parties, also analysing his portraits

- one at first tries to imagine the appearance of the exile;
- one wonders why this garment was adopted;
- one also asks about the ambiguity of identity it reveals;
- one still seeks to know if it was an artist's posture;
- one ultimately questions the significant role of the "strange stranger", in an attempt to answer the question: what has Armenia to deal with a story of a writer's clothes ?

* Dr ès lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel (Switzerland) avec une thèse intitulée *Le mûrier et l'épée: le Cabinet de Charles Daniel de Meuron et l'origine du Musée d'ethnographie à Neuchâtel*, Roland KAEHR a été pendant 40 ans conservateur adjoint des collections du MEN et continue de se passionner pour le XVIII^e siècle. Avec Mélanie Bart Gadat, il vient d'éditer les notes de voyage de Chrétien Guillaume de Malesherbes dans le pays de Neuchâtel en été 1778. Il est actuellement conservateur du Musée Rousseau à Môtiers (MRM).

Étapes et causes d'une métamorphose

ALORS que se développe un goût pour la «mode» s'opposant à la réglementation du vêtement, Jean-Jacques Rousseau abandonne dès 1751 «le monde et ses pompes» (*O.C.*, I : 1014). Faisant sa révolution somptuaire, il contrevient à la tendance élitaire des domestiques (ROCHE 1989 : 159), qui n'ambitionnent que de pouvoir porter les atours de leurs maîtres: «Je commençai ma réforme par ma parure; je quittai la dorure et les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre ¹, en me disant avec une joye incroyable: Grace au Ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est.» (*O.C.*, I : 363). Le vol de son linge la veille de Noël de cette même année rend sa décision plus radicale encore (*O.C.*, I : 364).

Dans toute sa démarche intellectuelle comme dans son comportement, Rousseau est constamment en opposition à son époque, sinon en porte-à-faux. Le premier écrit qui l'a révélé à l'attention – sa réponse à la question posée par l'Académie de Dijon – prend le contrepied de l'avancée des techniques au siècle des Lumières, dénonçant les dangers de leur mise en exploitation.

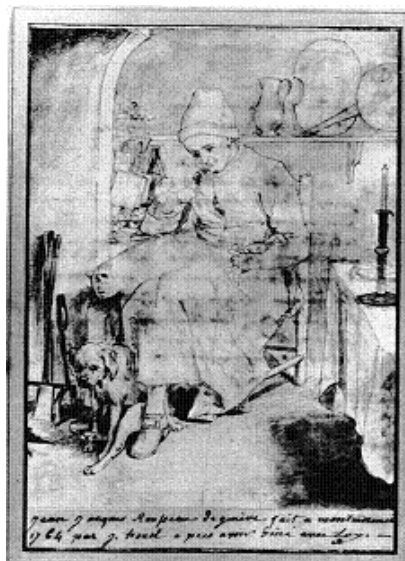
Ainsi, c'est dans une tenue fort simple, pis encore «dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe et perruque assez mal peignée.» (*O.C.*, I : 377) que, le mercredi 18 octobre 1752, Rousseau assiste à la représentation triomphale du *Devin du Village* à Fontainebleau devant le roi Louis XV et toute la cour.

C'est dans une mise à peine plus relevée, en perruque ronde poudrée, vêtu d'un costume et d'un gilet gris, avec une chemise à col en toile plissée, mais sans autre appareil, assis sur une chaise rustique, que le peintre Maurice Quentin de La Tour (1704-1788) l'immortalise en un pastel exposé l'année suivante avec dix-huit autres en août-septembre au Salon de 1753, le seul à représenter vraiment l'homme qu'il était ².



Pastel attribué à Maurice Quentin de La Tour © MRM 67.1.1

Visitant Rousseau avec son ami François Coindet (1734-1809) le dimanche 17 juin 1759 à Montmorency – plus précisément dans sa retraite de Mont-Louis, après l'épisode de l'Ermitage –, le peintre normand Jean Houël (1735-1813) le croque à son insu vêtu d'une longue robe de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit, sa chatte *la Doyenne* sur les genoux et son chien *Duc* rebaptisé *Turc* à ses pieds (MATTHEY 1998 : 12-13).



Dessin original de Houël (GAGNEBIN 1976: 144)

Il ne s'agit aucunement – ainsi que le révèlent la présence de boutons et l'emmanchement – d'un habit arménien, dont Rousseau ne lança nullement la mode comme l'a prétendu Sarkis Boghossian (1987), mais le souvenir de ce dessin ³ a pu lui inspirer trois ans plus tard l'idée de sa nouvelle tenue. S'il prend donc l'habit – se déguise en «saltimbanque», ricane Voltaire – c'est pour raisons médicales.

Souffrant probablement d'une malformation urogénitale, Rousseau avait éprouvé dès la quarantaine des troubles de miction qui allèrent s'aggravant, l'obligeant à recourir à des bougies, des sondes, des algalies ou cathéters, ainsi qu'aux bougies du médecin Jacques Daran (1701-1784) ⁴, à des diurétiques, des bandages... Il écrivait crûment à Marc Michel Rey le 4 février 1762: «je ne puis plus absolument pisser qu'à l'aide de la sonde» (C.C., n°1764) – qu'il ne saurait du reste porter à demeure –, ce qui pouvait avoir des conséquences graves. Il s'en était déjà expliqué sur le même ton le 12 décembre 1761: «Vous voulez, cher Moultoù, que je vous parle de mon état; il est triste et cruel à tous égards; mon corps souffre, mon cœur gémit, et je vis encore. Je ne sais si je dois m'attrister ou me réjouir d'un accident qui m'est arrivé il y a trois semaines et qui doit naturellement augmenter mais abrégé mes souffrances; un bout de sonde molle Sans laquelle je ne saurois plus pisser est resté dans le canal de l'urethre, et augmente considerablement la difficulté du passage, et vous savez que dans cette partie-là les corps étrangers ne restent pas dans le même état, mais croissent incessamment en devenant les noyaux d'autant de pierres: dans peu de tems nous saurons à quoi nous en tenir sur ce nouvel accident» (C.C., n°1583).

Lors d'une crise plus aiguë en 1762 provoquée par la rétention urinaire, le 18 juin le Maréchal de Luxembourg fit appel au frère Côme qui, par trois fois, dut sonder Rousseau non sans douleurs, lui enlevant la crainte de la gravelle ⁵ mais diagnostiquant pertinemment une inflammation de la prostate confirmée lors de la nécropsie à laquelle assistera Lebègue de Presle le 3 juillet 1778. Outre les souffrances qu'elle lui occasionnait, l'affection renforçait son penchant à l'asociabilité. Pour toutes ces raisons, il a «cherché une Comodité pour [sa] Maladie», selon la formule de Toussaint Pierre Lenieps (C.C., n°2406). Par le truchement du factotum des Luxembourg, La Roche, il passa ainsi commande au printemps 1762 ⁶ de vêtements à un tailleur venu voir un parent résidant à Montmorency, où était établie une petite communauté arménienne ⁷.

Il n'y porta pas cette garde-robe, n'étrennant qu'en septembre ⁸ à Môtiers sa parure assortie d'une ceinture de soie et d'un «bonnet [pourvu d'] une houpe de la même couleur» (C.C., n°2160), sans doute amenée par Thérèse dans ses bagages le 20 juillet, dix jours après sa propre arrivée. «Peu de tems après mon établissement à Motiers-Travers, [...] je pris l'habit

arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie, et elle me revint souvent à Montmorency où le fréquent usage des sondes me condamnait à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long.», rappelle Rousseau dans ses *Confessions* (O.C., I : 600).

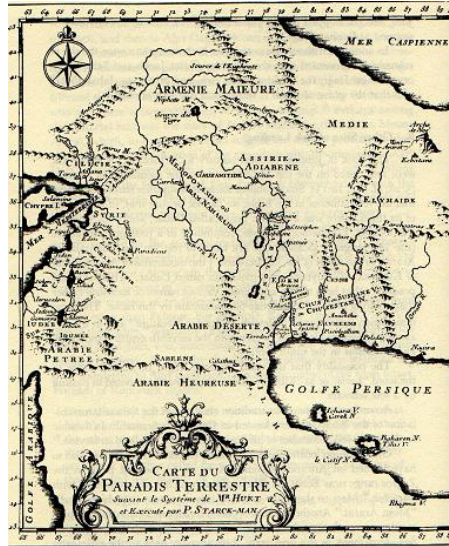
***Salamaleki*⁹ ! les senteurs de l'Orient**

Jean-Jacques Rousseau n'emploie pas la précision ethnique à la légère puisqu'écrivant le 25 septembre 1762 à Mme Marie Anne de Luze-Warney (1728-1796), elle est confortée par deux références caucasiennes: «j'aurai l'air d'un petit agréable de Téfli ou d'Erivan» (C.C., n°2189). Assurément, même commettant des confusions¹⁸, il est bien renseigné sur l'Orient devenu au goût du jour – depuis les turqueries de Louis XIV, l'Empire ottoman fascine l'Europe – et aussi par son vécu personnel. Le père de Rousseau, Isaac (1672-1747), séjourna en effet, de juin 1705 à septembre 1711 à Constantinople, comme «horloger du sérail» – en fait probablement simple «rhabilleur» – dans le quartier de Péra¹⁰, et un petit-cousin, Jacques (1683-1753), fut horloger à Ispahan où il est enterré.

En avril 1731 déjà, Rousseau avait été confronté à une tenue levantine, celle du faux archimandrite grec Athanasius Paulus, «un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré» (O.C., I : 154) dont il fait la connaissance dans un cabaret de Boudry et peut-être ce souvenir l'inspira-t-il. Dans la *Lettre sur la musique française*, il déclare avoir rencontré à Venise, en 1743 ou 1744, un Arménien, «homme d'esprit» qui préfère la musique italienne à la française¹². Grand amateur de café – lancé par des marchands arméniens – et joueur d'échecs, il fréquente parfois – sa table y est toujours montrée – le Café Procope à Paris dont les garçons étaient censés porter une tenue «arménienne» que certaines personnes de qualité imposèrent à leurs laquais (MOURA et LOUVET 1929 : 63, n. 3 et 96).

Qu'à Montmorency Rousseau ait débaptisé son chien *Duc* en *Turc* (pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté avec le Maréchal duc de Luxembourg) et qu'à Môtiers comme en Angleterre – où il lui causera tant de tracas à Londres – puis à son retour en France, il ait été accompagné dans ses promenades par le chien *Sultan* est-il totalement innocent ?

Il n'empêche, malgré ce contexte, ce n'est pas pour suivre une mode orientalisante que Rousseau a choisi cette tenue. Encore faudrait-il parvenir à connaître à quoi pouvait ressembler le nouveau trousseau qu'il avait adopté.



La carte montre à droite en haut l'arche de Noé (CALVET 1730: I: n.p.)

L'Arménie occupant alors un vaste territoire, la variété des costumes y est grande, surtout côté féminin, mieux connu du reste que l'autre. Difficile par conséquent de savoir celui que le tailleur a bien pu reprendre, d'autant qu'il a probablement travaillé sans patron. Le devis, obtenu de «M^r Diodet, Le fils de celui qui doit faire L'abit» (C.C., n°1740) et communiqué par l'«homme de confiance» des Luxembourg, ne renseigne qu'imparfaitement sur la façon dont la commande a été exécutée.



Costume figurant dans un manuscrit



Arménien allant se marier
Burin rehaussé de Grasset
Saint Sauveur N°70, Paris,
1787
178 x 117, reprenant,
retournée, une gravure du
début du siècle



Autre interprétation du
sujet précédent

Quelques exemples de costumes représentés sur des gravures depuis le XVII^e siècle (tirés notamment des albums de BOGHOSSIAN 1987: n°284 = 1987a: n°612) montrent que le manteau peut être de même longueur, plus long ou plus court que la robe, et que la forme des manches, étroites ou larges, peut beaucoup varier...

En dépit de l'insistance quasi unanime des textes sur la connotation ethnique de la tenue, ce n'était pas ce qui importait d'abord à Rousseau. Ne conviendrait-il pas de se demander alors ce qu'elle pouvait encore avoir d'arménien et si la seule importance pour lui, sur le plan pratique, n'était pas qu'elle fût ample et confortable ou, pour le suivre, «commode» ?

Du sur mesure

Se méfiant des rigueurs hivernales dans le Val-de-Travers, Rousseau prend ses précautions. Le 30 août, il demande à Mme Boy de La Tour d'envoyer à Lyon «une robe et deux bonnets» pour qu'ils soient fourrés avant l'hiver (C.C., n°2118). Après hésitation, dans le «Mémoire» de confirmation qu'il rédige (C.C., n°2160), il a porté son choix de fourrures sur la qualité plutôt que sur le prix, ce qui permettra le réemploi. Il s'était empressé de renouveler sa commande (C.C., n°2158) auprès de la parente de Mme Boy de La Tour, Mme de Luze, copie qu'il recevra au début de novembre. Les renseignements sur les commandes de Rousseau se contredisant, impossible d'établir un modèle qui a pu subir des interprétations diverses.

Ses vêtements comportent toutefois clairement une version pour l'été et une version pour l'hiver bordée de fourrure et sans doute doublée; ils se composent d'une robe de dessus, *dolman*, de préférence à manches larges, de tissu en principe uni, et d'une robe de dessous, *cafetan*, assortie d'une ceinture souple en soie¹³, sans compter un bonnet porté en toute saison.

A partir des tenues existantes – avec la recommandation de conserver soigneusement les patrons –, Rousseau renouvellera plusieurs fois sa garde-robe, réemployant certains éléments. Difficile par conséquent de savoir de combien d'habits il usera. Faute de disposer des échantillons, les motifs exacts des indiennes restent inconnus et les fourrures de même ont pu varier.

La réception des commandes ne se fera pas sans surprises: mauvaise communication, mauvaise exécution des commissions, rupture dans les fournitures ?

l'une des robes est de teinte «lilac» (C.C., n°2189)¹⁴, la diminution du tour de tête d'un des bonnets fourrés empêche de s'en coiffer (C.C., n°2284) et «chaque bonnet [n'est pas pourvu d']une houpe de la même couleur.» (C.C., n°2189 et 2160).

En raison de ses problèmes urinaires, Rousseau a certainement de la peine à supporter les chausses et il lui a du reste été signalé qu'elles seraient contre-indiquées. Suivant Daniel Roche, si les sous-vêtements masculins existaient (ROCHE 1989 : 162, voir Tableaux), «caleçons et culottes sont rares, même dans les garde-robes aristocratiques» (1989 : 175): il y a donc lieu de supposer que Rousseau en usait comme les femmes¹⁵ ou les Ecossais. Quant aux chaussures, s'il est difficile de s'en faire une idée, un témoignage est fourni par un mystérieux «baron flamand» visitant Rousseau à la fin de l'été 1764 – que Michel Termolle (2014) a identifié en tant que Philippe-Goswin de Neny (1740-1812 ou 1813) – qui critique ses «babouches (souliers turcs) jaunes à talons rouges».

L'habit une fois endossé, Rousseau a prétendu être «déterminé à ne le jamais quitter.» (C.C., n°2675); il n'y renonce pas à Môtiers alors qu'il le désigne à la vindicte populaire, encore que la question se pose de savoir s'il l'a vraiment porté en permanence, notamment lors des excursions botaniques et aux pique-niques dans le Jura, surtout qu'il avait préservé sa tenue «civile». En réalité, cet accoutrement, pour ne pas parler de déguisement, ne dura que cinq ans, jusqu'au retour de Wootton¹⁷.

L'entreprise des portraits

Pour savoir à quoi Rousseau pouvait ressembler, à quel document se fier ? La plupart des images contemporaines ont été réalisées sans le modèle et d'après le pastel de Maurice Quentin de La Tour vieux de dix ans. C'est en effet à Môtiers que, Rousseau finit, non sans réticences, par accepter dès le 21 juillet (C.C., n°2017) d'offrir son portrait gravé au public sous trois conditions: qu'il soit réalisé d'après le pastel de La Tour (il le représente à 40 ans !), sans son nom mais avec sa seule devise qui «ne me nomme que trop» (C.C., n°2362), comme il l'écrit à Lenieps, et si possible actualisé, c'est-à-dire en Arménien.

Le graveur Claude Antoine Littret de Montigny (1735-1765) reprend d'abord en l'inversant le pastel de La Tour pour une réalisation qui n'est point jugée satisfaisante.



© MRM s.c.

De la sorte, un second graveur est engagé sous la supervision du pastelliste pour figurer Rousseau dans la tenue souhaitée: «Sur les éclaircissemens que demande vôtre graveur, vous lui direz S'il vous plait, que je porte en toute saison un bonnet garni d'une fourrure haute d'environ quatre ou cinq pouces, tantot martre, tantot petit gris, agneau de Tartarie, &c. Quant à l'habillement le Dolman ¹⁸ ou robe de dessous est toujours uni, le Caffetan ou robe de dessus est uni de même en été, mais pour l'hiver j'en ai un doublé et bordé de renard de Sibirie, et le bonnet fourré de même.» (C.C., n°2971), détaille-t-il le 15 octobre 1763 à Nicolas Bonaventure Duchesne (? 1712-1765).



© MRM s.c.

Malgré les précisions, la gravure de Louis Jacques Cathelin (1739-1804) affuble Rousseau d'un costume de fantaisie. «A propos d'estampe, l'épreuve de mon portrait en armenien que vous m'avez envoyée est beaucoup mieux que mon précédent portrait. Cependant le bonnet ne ressemble point au mien: Ma fourrure est moins ébouriffée, elle

ne monte pas si haut, et elle ne fait aucune pointe, elle laisse paroître le haut du bonnet et la houpe qui le termine.» (C.C., n°3058). Le résultat laisse donc aussi à désirer et pourtant «on a fait venir des Armeniens pour bien copier les Vestement» (C.C., n°3080).

En 1763-1764, un troisième portrait d'après une copie du pastel que Coindet fera subrepticement exécuter par La Tour a été gravé finement par Etienne Ficquet (1719-1794), comme l'annonce le *Mercur*e de novembre 1771, gravure qui reprend l'attitude première et l'habit à la française (GIRARDIN 1908 : 47), et rajoute un bras droit pourvu d'une manchette mais sans dentelle !



© MRM s.c.

Il n'empêche, le succès des gravures est proprement sidérant: inséré dans des éditions des œuvres ou vendu à la main¹⁹, le portrait connaît une fortune sans équivalent et donne naissance à une descendance innombrable d'une fidélité toute relative au modèle.

Si Jean-Jacques Rousseau est le personnage le plus illustré du XVIII^e siècle après Napoléon (1769 – 1821), et même de son vivant – le comte de Girardin au début du XX^e siècle parle «de plus de six mille portraits» (GIRARDIN 1908 : XIII) –, bien peu d'artistes l'ont réellement vu, en particulier dans ses atours «exotiques», se contentant de plagier de précédents documents jusqu'à déformer complètement ses traits en des vues de pure imagination.

La Tour aurait-il exécuté lui-même un pastel qui «représente Jean-Jacques Rousseau en costume d'Arménien, la tête coiffée du bonnet de fourrure.» ? C'est du moins ce qu'avait publié Girardin (GIRARDIN 1908 : 255, n°1050, pl. III).

Du début de l'année 1765 date un profil gauche en Arménien, avec un bonnet sans ornement, gravé par Jean-Baptiste Michel (1748-1804) d'après un portrait qu'il aurait «Dessiné à Neuf-chatel en 1765», ce que met en doute Bernard Gagnebin (1976 : 173).



Portrait par J.-B- Michel © MRM 62.1.6

Monique Métroz révèle que le même artiste a réalisé d'après nature un buste en plâtre patiné noir. Tête nue, Rousseau porte «une lévite bordée de fourrure qui tombe négligemment sur l'épaule gauche [sic] en un drapé à l'antique [...] costume [qui] permet de situer la réalisation de l'œuvre pendant l'hiver.» (METROZ 1998 : 14)



Propr. M^{me} Monique Métroz © MRM

Datée, en dépit des apparences, de 1766, une gravure de Hugues Taraval (1729-1785), procède d'un dessin de Claude Henri Watelet (1718-1786) qu'il aurait pu exécuter sur place en 1763 – à moins qu'elle n'ait été inspirée d'un croquis de «Mme de Verdelin lors de son séjour à Môtiers juste avant la célèbre "lapidation"» –, gravure qui représente Rousseau «coiffé d'un bonnet de fourrure, orné d'une houppe retombante attachée à un petit pompon» (MATTHEY 2007 : 11). C'est ce profil qui sera reproduit en médaillon de bronze, puis en biscuit de Wedgwood, copié et recopié à diverses époques au gré des occasions commémoratives ou autres.



Biscuit de Wedgwood © MRM 62.1.62

Avant la fuite de Rousseau à l'île de Saint-Pierre, un artiste miniaturiste italien, Ignazio Valaperta (TROUSSON et EIGELDINGER 1998 : 279) venu à Môtiers, l'a aussi peint, selon la lettre qu'il envoie à DuPeyrou le 18 août 1765 (C.C., n°4591). En

revanche, il est douteux que la visite prévue d'Etienne Liotard (1702-1789) ait pu avoir lieu; il existe pourtant un portrait de l'écrivain figuré en habit à la française (GAGNEBIN 1976 : 162-163), peut-être fait à l'île de Saint-Pierre ou, plus probablement à Lyon en 1770 (LOCHE et ROETHLISBERGER 1978 : 114).

Pendant son court séjour à Paris entre le 16 décembre 1765 et le 4 janvier 1766, Rousseau semble avoir accepté deux séances de pose pour le sculpteur Jean-Baptiste Lemoyne (1704-1778) mais le marbre ne le représente que tête nue (MATTHEY 1998 : 16-17).

Le 1^{er} mars 1766, David Hume (1711-1776) mène Rousseau chez le peintre Allan Ramsay (1713-1784), qui habitait à Londres Harley Street et qui exécute une huile d'abord acceptée puis rejetée par Jean-Jacques.



© Scottish National Gallery, Edinburgh

Sur la toile originale (à Edimbourg), Rousseau porte des atours rouges, sur les répliques (dont une à Coppet), ils sont vert olive. Plus encore, la toque n'est pas conforme à ses descriptions non plus que la fourrure à poils longs²⁰. En se référant aux récriminations tardives des *Dialogues*, l'aurait-on déguisé en Arménien (*O.C.*, I : 779) ? Ou, comme cela se pratiquait, fut-il «habillé» secondairement ? De nouveau se pose la question de savoir si Jean-Jacques ne revêtait pas à l'occasion une tenue plus conventionnelle.

Rousseau se plaint que ce portrait ait été gravé sans son assentiment, par exemple à la manière noire par l'Anglais David Martin (v. 1754-ap. 1772)



© MRM 92.4.113

et en contre-épreuve par Charles Corbutt (v. 1736- ?) dont il est aisé à comprendre que le résultat ait pu lui déplaire tant il a un regard de bête traquée.



© MRM 62.1.40

L'huile de Ramsay fut également gravée par Jean Edme Nochez (1736- ?) en 1769. Quant aux portraits avec toque par Jean Etienne Liotard (1702-1789) et ses dérivés, dont celui de François Pascal Simon, baron Gérard (1770-1837), ils sont à ranger parmi la foule des apocryphes.

Si Grimm m'était conté

Or, parmi les portraitistes ayant pu saisir Rousseau «sur le vif», un sort n'a guère été réservé à l'homonyme d'un de ses pires ennemis. Malgré l'absence d'attestation, le dessinateur et poète Samuel Hieronymus Grimm (1733-1794) doit incontestablement s'ajouter à la bonne centaine de visiteurs répertoriés de Jean-Jacques dans son exil de Môtiers entre 1762 et 1765. De surcroît, sur plusieurs des documents concernés, il accompagne sa signature de la mention «d'après nature», malheureusement sans dater son œuvre ²¹.

C'est le seul à avoir laissé un témoignage visuel authentique et contemporain de l'exilé en pied dans les atours singuliers qui le désignaient à l'attention (*O.C.*, I : 627-628), et ceci dans trois documents: le lavis original représentant la Cascade, propriété du MRM, le dessin de l'«azile offert par l'amitié», faisant autrefois partie de la collection Maurice Boy de La Tour ²², et celui de la gravure qui trop souvent accrédite la légende de la fameuse pseudo-lapidation.

Même si sa composition est apocryphe et sa publication tardive, la planche N° 38 des *Tableaux de la Suisse* de Pierre Philippe Choffard titrée *II^e Vue de Motier-Travers ... avec le Tableau de la fermeté du Philosophe de Genève*, gravée dès 1777, l'esquisse de cette scène totalement fictive a dû être réalisée peu après le départ de Rousseau, puisque la *Correspondance littéraire* d'octobre 1765 en donne une description.



Partie droite de la «II^e Vue de Motier-Travers et de ses environs dans le comté de Neuchâtel, avec le Tableau de la fermeté du Philosophe de Genève. A.P.D.R». Dessiné par S.H. Grim [*sic*]. Gravé par Choffard en 1777. (LABORDE et ZURLAUBEN 1780, N^o 38) © MRM 19090, avant la lettre.

Sous le titre «Aventures de J.-J. Rousseau à Motiers-Travers», cette livraison informe déjà ses lecteurs des événements de septembre et ajoute: «On nous a montré un dessin qui représente le véritable paysage de Motiers-Travers. On voit sur le devant J.-J. Rousseau, en habit arménien, qui fait l'aumône à un pauvre, tandis que le pasteur Montmollin exhorte ses paroissiens à lui jeter des pierres.», description qui correspond furieusement à la future gravure qui porte la mention «S.H. Grim ad Nat^m Del.», en d'autres termes «pris sur le vif».

En tenue d'été, Rousseau, accompagné de son chien *Sultan* et appuyé comme il se doit de la main gauche sur un bâton (TERMOLLE et VAN TRIMPONT 2003), arbore un chapeau à deux étages bordé de fourrure. Une courte robe croisée à l'orientale «cafetan», maintenue par une ceinture souple, cache peut-être une chemise et elle est couverte par un manteau «dolman» aux manches longues et étroites. Il semble avoir chaussé sur ses bas des babouches ou des chaussures basses plutôt que des chaussures à boucle ²³, à moins qu'il ne s'agisse des «babouches» remarquées par le baron flamand.

Sur le lavis de la célèbre cascade, Grimm l'a également représenté dans la même tenue, assis et occupé à lire, en compagnie d'un personnage non identifié en habit à la française, debout à ses côtés.



Partie droite du lavis original «Cascade près de Motiers travers dans le Comté de Neuchatel», S. H. Grim ad Natur. fecit. © MRM 73.1.1

C'est encore la même tenue qui se devine dans le dessin très fidèle de la maison Rousseau²⁴ reproduit dans l'édition Dufour-Plan de la correspondance (C.G. T. XIV, pl.IV, entre 140-141) et attribué à Grimm (CLAY 1941 : 10-11), où l'écrivain est assis sur un banc devant sa porte, cassé sur sa lecture, un enfant appuyé à sa jambe droite.



Détail de «La maison de Jean Jaques a Motiers dans le Val de Travers» © MRM

Le regard des autres

Les témoignages écrits dépassant rarement le cliché, il faut beaucoup de chance pour dénicher des précisions. Rousseau était venu faire le mercredi 27 juin 1764 une visite à son ami Daniel Roguin (1691-1771) qu'il avait chargé de remettre son portrait²⁵ et ses œuvres à la bibliothèque de la ville d'Yverdon ouverte en 1763 (C.C., n°3342 et C.C., n°3353).

1764: J. J. Rousseau cy devant de Genève
Ses Oeuvres imprimées à Neuchâtel en 1764:
Savoir, Esprit, Maximes & Principes 1 Vol.
Oeuvres diverses - - - - - 5 Vol.
La Nouvelle Héloïse - - - - - 4 Vol.
Son Portrait sous glace 10 Vol. -
Il a accompagné ce Présent d'une Lettre à Mons^r -
Roguin de Paris sous la date du 16^e Juin 1764.

Livre blanc Bibliothèque d'Yverdon 171 : 337

Un des participants, Jean Georges Pillichody (1715-1783), assesseur, puis lieutenant baillival, châtelain de Baulmes, dont le donateur a dû essuyer le discours, rapporte dans son *Journal* manuscrit qu'«Il étoit vêtu, comme à son ordinaire, d'une espèce de casaquin, ceint d'une écharpe et d'une espèce de redingote par dessus, un bonnet bordé

de fourrures, un bâton à la main, nous saluant en portant sa main à sa poitrine.» (FRANÇOIS [1924] : 107).

Le comte Johann Karl de Zinzendorf (1739-1813, qui le rencontre par hasard à Brot-Dessous le vendredi 7 septembre 1764, apporte un élément supplémentaire en notant dans son *Journal*: «Je ne souffris que d'accepter la place de Melle Le Vasseur a coté de M. Rousseau, il me fit quelques excuses de ce que je le trouvois dans son negligé. Il etoit en Caffetan, des bas blancs et des souliers.» (EIGELDINGER 2002 : 139 et C.C., n°A.332).

Un souvenir en patois du Val-de-Travers de la veuve Caroline Droz, née Leuba, fermière au Mont-de-Boveresse, livrant les impressions qu'il lui a laissées, corrobore les notations connues: «*Du tin que Monsieu lo coronel Pury, avoué sa société, [...] De toute cette société, nous ne connaissions bien que M. Rousseau qui était un peu drôle. Il n'était ni jeune ni vieux; il avait une robe presque comme un capucin et un bonnet à poil, l'été comme l'hiver. Il allait de tous les côtés ramasser toutes sortes d'herbes qu'il mettait dans une longue boîte en fer-blanc, une espèce d'ustensile à porter le lait: il disait qu'il faisait de la botanique; nous ne savions pas ce que c'était.*» (DROZ 2002 : 26).

Plus rares encore sont ceux qui disent – et osent dire – ce qu'ils voient vraiment. Le 1^{er} juin 1763, Paul Claude Moulto (1731-1787) lui avait écrit de Champvent: «Je vous ai aimé dans votre maison, dans votre cabinet, dans votre robe de chambre» (C.C., n°2735), alors que Jean-Jacques avait précisément fait tous ses efforts pour ne pas donner cette image.

Au cours du séjour du proscrit à Strasbourg deux ans plus tard, Johann Daniel Schöpflin ne craint pas non plus d'écrire dans une lettre à Andreas Lamey datée du 13 novembre 1765: «Jean Jaques Rousseau est ici depuis huit jours et passera peutetre encore quelquetemps avec nous. Il m'est venu voir; il se presente meme chés les puissances toujours en robe de chambre et bonnet de pellisse.» (C.C., n°A.501). Insensible à l'impression que pouvait justement faire Rousseau sur un observateur non prévenu, Leigh s'empresse de rétablir en note qu'il s'agit du costume d'Arménien !

Rousseau l'Arménien

Il est fascinant de constater à quel point les expressions «habit d'Arménien», «cafetan arménien» ou analogues se sont imposées au point de supprimer toute description et ont même fini par désigner Rousseau²⁶. Symptomatiquement, sur la planche *Résurrection de Jean-Jacques Rousseau*, dessinée et gravée par Christian Gottlieb Geissler (1729-1814) en 1794, le futur hôte du Panthéon, à ses ossements défendant, surgit de son tombeau en linceul mais coiffé de sa légendaire toque de fourrure, costume dont la célébrité s'est prolongée et a traversé la littérature (Hugo, Dumas, Coppée,...).



Partie centrale de la «Résurrection de Jean-Jacques Rousseau» par Christian Gottlieb Geißler (1729-1814).

Gravure en noir datée 1794, 25x37 cm. © MRM 62.1.56

L'identification de Rousseau à son vêtement est désormais telle que l'équation peut même se retourner. Théophile Gautier visitant le Panthéon et en décrivant les peintures murales remarque une figure: «A droite, est un homme isolé, le dos appuyé contre un arbre, profondément recueilli et qui verse d'abondantes larmes: il porte un costume d'Arménien: c'est Jean-Jacques Rousseau» (1856 : 18).

Certes, dans un contexte marqué par un certain orientalisme, «le port du vêtement d'Arménien, à Paris, n'était pas chose inconnue» (MOURA et LOUVET 1929 : 63, n. 3) et Rousseau n'est assurément pas le premier à s'y lancer. De même, de retour de

Constantinople, où il avait vécu de 1738 à 1742, le peintre genevois Jean Etienne Liotard (1702-1789) «ne déambulait que dans cet accoutrement» (Alain GRUBER, comm. pers. du 6.12.2007)²⁷.

Portraituré grandeur nature à Constantinople en 1738-39 par ce même Liotard, l'Anglais Richard Pockocke (1704-1765), vint voir en 1741 «les glaciers» de Chamonix (LOCHE et ROETHLISBERGER [1978] : 90-91) – d'aucuns prétendent dans cette tenue.



Richard Pockocke par Liotard © MAHG

Rousseau a également l'exemple de l'entourage de Milord Maréchal²⁸, lui-même très au fait de la culture ottomane²⁹.

Après avoir demandé l'autorisation de porter sa robe au pasteur Frédéric Guillaume de Montmollin (1709-1783), s'il affecte de se moquer de ce qu'on peut en penser, «au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciois très peu.» (*O.C.*, I : 600) – alors qu'il est parfaitement conscient d'attirer l'attention et qu'il s'efforce d'éviter les rencontres –, Rousseau y met pourtant tous ses soins, faisant très attention à sa mise: «il faut accoutumer les yeux à ne pas le prendre pour un habit négligé; et pour qu'on ne m'accuse pas d'aller au temple en robe de chambre, il faut chercher à donner à mon vêtement de la decence et même de la noblesse», assure-t-il le 23 novembre 1762 Mme Boy de La Tour (*C.C.*, n°2325). A lire les précisions de ses commandes, il pousse jusqu'à une coquetterie presque féminine.

Soigné de sa personne, il écrit «5 may 1763» à Conzié: «Si je n'ai pas le tems de vous prévenir, ne soyez pas surpris de me voir paroître en masque³⁰. J'ai pris l'habit

d'Armenien dans ma retraite, et je le trouve si comode que je suis déterminé à ne le jamais quitter.» (C.C., n°2675). D'après les témoignages de François-Louis d'Escherny (1811 : 12) comme de Zinzendorf, il s'efforce de prévenir un quelconque malaise ou une remarque.

Pourtant, selon certains, cet accoutrement lui allait bien et mettait en valeur la beauté et la vivacité de son regard, «de tres beaux yeux noirs presque foudroïants»: «La Robe dona des graces a sa figure, le Turban a sa phisionomie, ses yeux faisoient le double d'efet.» Le même témoin «quoique fort contente de lui a cependant etée heurtée par son habillement, elle ne sçait si c'est pour etre singulier en tout, ou par coqueterie, elle penche pour cette derniere opinion, parcequ'il lui sied admirablement bien, il n'en allegua d'autre raisons que la Comodité.» (C.C., n°2224 – Lettre de Marianne Fels ? à Julie von Bondeli).

Posture d'artiste et identité profonde

Comme le suggère Jules Lemaître (1907) «En réalité, son infirmité et même ses sondes n'exigeaient pas ce costume excentrique. Une culotte plus large ou quelque manteau un peu long aurait suffi.» Si ce n'est pas par fantaisie, au-delà des raisons médicales et en laissant de côté la part de l'environnement, pourquoi Jean-Jacques s'est-il ainsi distingué ? N'y a-t-il pas des raisons plus profondes ? Il est évident qu'il n'est nullement innocent du choix de son apparence et de l'effet que ses habits peuvent produire³¹, puisqu'il demande après coup la permission de la liberté qu'il s'autorise, prenant par ailleurs un luxe de précautions, attentif à tous les détails et non sans raffinement, pour que l'effet n'en soit pas gâché et qu'on ne pût l'accuser de négligence.

Sorti de sa condition de roturier s'élevant dans la cour des aristocrates, conforme avec modestie, puis artiste rebelle, renonçant ensuite à toute parure, puis s'affublant d'un déguisement exotique, Rousseau participe largement de la *Culture des apparences* (ROCHE).

Excentrique, *original*, Rousseau qui n'est «pas comme tout le monde» (TROUSSON 2003 :565) ressemblait quand même à beaucoup de futurs artistes et écrivains, qui adoptent des *postures littéraires* (MEIZOZ 2003 et 2011): pouvait-il faire autre chose que se distinguer par le costume ? Comme l'insinue la *Correspondance littéraire* (GRIMM et DIDEROT 1829 : 26) en date du 15 juillet 1770, peut-être y entrait-il effectivement une

volonté de se singulariser. En tout cas, c'est ce qu'avec venin laisse aussi entendre Jean François Marmontel (1723-1799) dans ses *Mémoires*: «Il avoit essayé, pour attirer la foule de se donner un air de philosophe antique: d'abord en vieille redingote, puis, en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, dans les cafés, aux promenades; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré, n'arrêtoient les passans.» (MARMONTEL 1891 : 242). Pourtant, à son retour à Paris en été 1770, ayant «déposé sa peau d'ours avec l'habit arménien» (GRIMM et DIDEROT 1829 : 27) pour redevenir homme du monde, il continue à attirer la foule.

Or, avec Jean-Jacques Rousseau naît un nouveau modèle d'écrivain, modèle déviant, expression de la marge: par ses œuvres, par sa vie et même par son vêtement, il s'inscrit dans la rupture. Son «équipement» ne fut sans doute vécu à Môtiers que comme une «bizarrerie»³² supplémentaire de la part de cet homme paradoxal – on se souvient de sa réponse: «j'aime mieux être un homme à paradoxes qu'un homme à préjugés» – avant de devenir «l'intrus au costume de sorcier» (TROUSSON 2003 : 605). La petite communauté de quelques centaines de résidants était capable d'intégrer toutes sortes de cas aberrants (ivrogne, simplet, estropié, gueux de passage,...), jusqu'au moment où d'autres facteurs entrèrent en ligne de compte. Tout en s'efforçant d'éviter les rencontres, Rousseau, malgré les risques que cela lui faisait courir, ne céda alors pas et continua d'assumer son choix. En revanche sa tenue ne passait pas aussi bien ailleurs: à Paris, il ne semble pas avoir été trop bien perçu et à Londres, s'il suscite la curiosité, c'est plutôt pour l'homme.

Il y a lieu de se rappeler que, sur les routes caravanières, le cafetan était l'habillement des marchands arméniens, reconnus comme habiles négociateurs et riches prêteurs, qui évitaient de se signaler par des vêtements ostentatoires. Il fut repris par les missionnaires, marchands et voyageurs européens auxquels il servait en quelque sorte de laissez passer pour traverser les contrées de l'Orient au milieu de populations musulmanes.

Symboliquement, le rôle de ce *pallium* apparaît ambigu et même contradictoire, cachant – Bernardin de Saint-Pierre rapporte que Rousseau lui aurait «dit, pour se justifier, qu'il l'a pris d'abord pour se cacher» – et protégeant d'une part, montrant et exposant d'autre part, par conséquent tout le contraire d'un «travestissement». Il est significatif que, quittant l'Angleterre, Rousseau soit revenu à l'habit à la française tout en s'abritant derrière un pseudonyme qu'il ne supportera pas longtemps³³.

De même que le récit des *Confessions*, loin d'être une simple autobiographie, même reconstruite *a posteriori*, vient corroborer ses théories et plus encore justifier ontologiquement sa croyance en une nature paradisiaque que ne justifie aucune référence, le «manteau d'Arménien» avait permis à Rousseau d'assumer son altérité radicale. Le déguisement finit par tomber de lui-même. Plus besoin dorénavant d'un Persan prête-nom, Rousseau est devenu l'Étranger:

«Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

»Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucune de ceux qui existent», tel n'est-il pas le début des *Confessions* ?

(version révisée en juillet 2014)

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHOUD Fritz. 1881. *J.-J. Rousseau au Val de Travers 1762-1765*. Paris: G. Fischbacher.
- BOCQUENTIN Françoise. [1990]. *De l'arbre à l'eau ou le dévoilement de J. J. Rousseau*. Biarritz: l'auteur.
- 2003. *Jean-Jacques Rousseau, femme sans enfants ? : essai sur l'analyse des textes autobiographiques de J. J. Rousseau à travers sa "langue des signes"*. Paris: L'Harmattan.
- BOGHOSSIAN Sarkis. 1987. *Iconographie arménienne [I]: catalogue de reproductions en noir et en couleurs de 720 pièces originales du XV^e au XX^e siècle*. Paris: l'auteur.
- 1987a. *Iconographie arménienne [II]: catalogue de reproductions en noir et en couleurs de 756 pièces originales du XV^e au XVI^e siècle: suite de la collection*. Paris: l'auteur.
- BOVIER Gaspard. 1964. *Journal du séjour à Grenoble de Jean-Jacques Rousseau [...]*. Grenoble: Roissard. (introduction de Raymond SCHILTZ)
- CALMET Augustin, 1730 [1722-1728]. (4 vol.). *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*. Paris: Emery.
- CLAY Rotha Mary. 1941. *S. H. Grimm of Burgdorf*. Londres: Faber.
- COTTRET Monique et Bernard. 2005. *Jean-Jacques Rousseau en son temps*. Paris: Perrin.
- CROWE Yolande. 2008. «Le manteau arménien de Jean-Jacques Rousseau» *Between Paris and Fresno: Armenian Studies in Honor of Dickran Kouymjian*, Barlow Der Mugardehian, editor, Costa Mesa, CA: Mazda Publishers, pp. 155-173.
<http://rousseaustudies.free.fr/articlemanteauarmenien.html> [9 pages] (consulté en 2007)
- DROZ Caroline. 2002. «Le sifflet d'argent du colonel». *Bulletin AJJR* (Neuchâtel), 60: 25-30. Dufour-Plan, éd. —> C.G.
- DUMONT Paul et Rémy HILDEBRAND, éd. 2005. *L'horloger du Sérail aux sources du fantasme oriental chez Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Maisonneuve & Larose; Institut français d'études anatoliennes.
- EIGELDINGER Frédéric-S., éd. 2002. *Jean-Jacques Rousseau: De la Suisse, suivi du Journal (septembre 1764) de J.C. von Zinzendorf*. Paris: Honoré Champion.
- ESCHERNY François-Louis d'. 1811. *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie, contenant: ...*, tome III, p. 12 (De Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle.) Paris: Bossange et Masson; Schoell.
- FRANÇOIS Alexis. [1924]. *Jean-Jacques et Leurs Excellences*. Lausanne: Spes.

- GAUTIER Théophile. 1856 (1848). «Le Panthéon: peintures murales», in: *L'Art moderne*. Paris: Michel Lévy frères, pp. 1-94
- GAGNEBIN Bernard. 1976. *Album Rousseau: iconographie réunie et commentée*. Paris: Gallimard. [p. 135-136]
- GIRARDIN F[ernand], cte de. 1908. *Iconographie de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Librairie centrale d'art et d'architecture.
- GRIENER Pascal. 2001. «L'art de se rendre célèbre par les beaux-arts 1750-1755 Rousseau, Hagedorn, Winckelmann», in: *Jean-Jacques Rousseau face aux arts visuels: du premier Discours au rousseauisme (1750-1810)*. Neuchâtel: BPUN; IHA, pp. 11-17.
- GRIMM Friedrich Melchior von et Denis DIDEROT. 1829. *Correspondance littéraire, philosophique et critique: nouvelle édition*. (Tomes VI et VII). Paris: Furne et Ladrangé.
- GULBENKIAN Roberto. 1994-1995. «L'habit arménien: laissez-passer oriental pour les missionnaires, marchands et voyageurs européens aux XVI^e et XVII^e siècles». *Revue des Études Arméniennes* (Paris) 25: 369-388.
- GUYOT Charly. 1936. *De Rousseau à Mirabeau: pèlerins de Môtiers et prophètes de 89*. Neuchâtel et Paris: Victor Attinger.
- 1958. *Un ami et défenseur de Rousseau: Pierre-Alexandre Du Peyrou*. Neuchâtel: Ides et Calendes.
- 1962. *Plaidoyer pour Thérèse Levasseur*. Neuchâtel: Ides et Calendes.
- HAUPTMAN William. 2014. *Samuel Hieronymus Grimm [1733-1794] A very English Swiss*. Milan: 5 Continents Editions. [catalogue exposition Kunstmuseum Bern]
- KAEHR Roland. 2010. «Le Voyage de Suisse de Malesherbes et son "pèlerinage" rousseauiste en 1778». *Bulletin AJJR* (Neuchâtel), 70.
- KAEHR Roland et Mélanie BART GADAT, éd. 2011. *Malesherbes: Voyage des Montagnes neuchâteloises en 1778*. Genève: Slatkine.
- KAEHR Roland. 2012. «La tenue de Rousseau était-elle arménienne ?». *Littera Edebiyat Yazıları* (Ankara: Ürün Yayınları) 31: 77-90. (Numéro spécial Jean-Jacques Rousseau) [communication présentée au Colloque international *Rousseau et la Turquie* NDS Istanbul, le 3 mai 2012]
- 2013. «Broder sur Rousseau», in: Silvia Mazzoleni. *Jean-Jacques Rousseau in tableaux brodés svizzeri di epoca neoclassica*. Tesserete: Pagine d'Arte, pp. 12-15.
- KENNEDY Rosanne Terese. 2011. *Rousseau in Drag: deconstructing gender*. New York : Palgrave Macmillan. [non consulté]
- [LABORDE Jean Benjamin de et Beat Fidel Anton von ZURLAUBEN]. 1780-1786. *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires, de la Suisse (ou Voyage pittoresque fait dans les XIII cantons et Etats Alliés du Corps Helvétique)*. (4 vol.). Paris: Clousier et Lamy.
- LEMAITRE Jules. 1907. «La "Lettre à l'archevêque de Paris"; les "Lettres de la montagne"; dernières années de Rousseau, les "Dialogues"». *Les instantanés de l'année ... : supplément illustré de la Revue hebdomadaire* (Paris), no 12 : 407-433.
- Leigh, éd. —> C.C.
- LOCHE Renée et Marcel ROETHLISBERGER. [1978]. *L'opera completa di Liotard*. Milan: Rizzoli Editore.
- LOCHE Renée. 1996. *Catalogue raisonné des peintures et pastels de l'école française, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*. Genève: Editions Slatkine: 443-450.
- MARMONTEL Jean François. 1891 [1804]. *Mémoires*. (Tome 2). Paris: Librairie des Bibliophiles.
- MATOSSIAN Chakè. 2014. *"Et je ne portai plus d'autre habit": Rousseau l'Arménien*. Genève: Librairie Droz.
- MATTHEY François. 1963-1965. «L'entreprise des portraits». *AJJR* (Genève) 36: 87-104.
- 1998. «Nom: Rousseau; prénom: Jean-Jacques». *Nouvelle revue neuchâteloise*, 60 (hiver): passim.
- 1999. «Ils ont vu Jean-Jacques Rousseau» *Les cahiers des musées de Môtiers Val-de-Travers*, 21.
- MEIZOZ Jérôme. 2003. *Le gueux philosophe: Jean-Jacques Rousseau*. Lausanne: Antipodes.

- 2011. *La fabrique des singularités: postures littéraires II*. Genève: Slatkine Erudition. (I: chapitre 1: 17-33; chapitre 4: 81-95; II: chapitre 1: 119-147)
- MÉTROZ Monique. 1998. «Un buste inédit de Jean-Jacques Rousseau». *Nouvelle revue neuchâteloise*, 60 (hiver): 14-15.
- MORHARDT Mathias. 1920. [Jean-Jacques Rousseau et] La collection des marquis de Girardin. *Pages d'art: revue mensuelle suisse illustrée* (Genève), juillet: 211-[228].
- MOSTEFAI Ourida. 2012. «Jean-Jacques en Oriental: l'inquiétante étrangeté de l'habit d'Arménien de Rousseau». *Littera Edebiyat Yazıları* (Ankara: Ürün Yayınları) 31: 91-99. (Numéro spécial Jean-Jacques Rousseau)
- MOURA Jean et Paul LOUVET. 1929. *Le Café Procope*. Paris: Perrin.
- ROCHE Daniel. 1989. *La Culture des apparences: une histoire du vêtement (XVII^e- XVIII^e siècle)*. Paris: Fayard. (Points H139)
- SCHERF Guilhem et Séverine DARROUSSAT. 2012a. *Jean-Jacques Rousseau et son image sculptée, 1778-1798*. Lyon: Fage éd.
- SCHERF Guilhem, éd. 2012b. *Jean-Jacques Rousseau et les arts: Panthéon, 29 juin – 30 septembre 2012*. Ed. du Patrimoine.
- TERMOLLE Michel et Frank VAN TRIMPONT. 2003. Jean-Jacques le tripède *Bulletin de l'AJJR* (Neuchâtel), 61.
- TERMOLLE Michel. 2014. «Un jeune baron flamand à Môtiers». *Bulletin AJJR* (Neuchâtel), 74: 5-18.
- TROUSSON Raymond et Frédéric S. EIGELDINGER. 1998. *Jean-Jacques Rousseau au jour le jour: chronologie*. Paris: Champion.
- TROUSSON Raymond. 2003. *Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Tallandier.
- 2004. *Jean-Jacques Rousseau raconté par ceux qui l'ont vu*. Bruxelles: Le Cri édition.
- TROUSSON Raymond et Frédéric S. EIGELDINGER. 2006. *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Champion.
- ULUHOGIAN Gabriella, éd. 2011. *Arménie: impressions d'une civilisation*. Milan: Skira.

NOTES

¹ Reniant la tradition familiale et faisant peu de cas des progrès dus à des horlogers suisses, il rejette la contrainte du temps et revendique le droit à la rêverie.

² Les circonstances de pose comme le lieu restent imprécis. Outre la préparation, il en existerait quatre exemplaires de la main de l'artiste mais de nombreuses questions se posent encore, l'original semblant disparu.

«Mr de La Tour est le seul qui m'ait peint ressemblant [...] je préférerais toujours la moindre esquisse de sa main aux plus parfaits chefs-d'œuvre d'un autre, parce que je fais encore plus de cas de sa probité que de son talent.», écrit-il à Marc-Michel Rey, le 26 juillet 1770 (C.C., n°6764).

³ Il ne sera connu que tardivement, lithographié en contretypage au XIX^e siècle seulement.

⁴ Non content d'épuiser les médecins auxquels il finira par se substituer en recourant à l'auto-médication, Rousseau expérimentera toute une série de traitements qui sont d'autant plus difficiles à préciser que la terminologie est ambiguë et que les «bougies» de M. Daran s'apparentent à des sondes.

⁵ Jean Baseilhac (1703-1781), frère Côme en religion, était le meilleur chirurgien de l'époque; la gravelle était parfaitement opérable mais sans anesthésie et avec des risques d'infection à cause des mesures d'asepsie encore rudimentaires.

Perpétuel égotant sauf à la fin de sa vie, Rousseau continue à craindre d'avoir «la pierre», c'est-à-dire des calculs, alors qu'il connaît parfaitement les symptômes qui font qu'il ne l'a pas !

⁶ Et non en 1756, comme l'indiquent quelques sources. Le terme «commode» reviendra à plusieurs reprises sous la plume de Rousseau.

⁷ Renseignement recueilli sur place en juin 2009.

⁸ Selon certaines sources, début novembre. Le long portrait par Jakob Wegelin et Johann Schulthess du 28 octobre 1763 confirme qu'il le porte depuis une année (TROUSSON 2004 : 92-93).

⁹ La terminaison *ki* de la salutation que Milord Maréchal adresse à Rousseau (O.C., I : 601) suppose que l'interlocuteur est une femme.

¹⁰ Ainsi, il n'est pas impossible qu'Isaac lui ait parlé de l'exploit de Hezarfen Ahmet Çelebi qui, sous le règne de Murat IV (1612-1640), s'était élancé de la tour de Galata, lui suggérant *Le Nouveau Dédale* qui lui est attribué.

¹² C'est fort probablement un témoin auriculaire créé pour les besoins de la démonstration !

¹³ Il avait souhaité avoir quelque «ceinture de soye tissue à rézeau comme les filets de pêcheur», soit en résille (C.C., n°2160). Les tissus sont souvent désignés de manière étonnamment précise par Rousseau, à se demander s'il n'était pas né dans les jupes d'une couturière plutôt que chez un horloger (KAEHR 2013). Il a manifesté de même occasionnellement un insolite intérêt pour la gastronomie au témoignage de François Favre, lors de son passage à Montmorency fin 1759 (C.C., n°906).

¹⁴ C'est pour des robes que Rousseau a choisi des indiennes mais peut-être ont-elles pu servir pour des doublures de manteaux, ouatinés à l'instar des *çapan* afghans ?

Les de Luze avaient une fabrique d'indiennes au Bied, près de Colombier, où Rousseau se rendra plus tard.

¹⁵ Voir la mésaventure de M^{lle} Lambercier le 23 août 1724 lors du passage du roi de Sardaigne.

¹⁷ Bien que demeuré «décrété», Rousseau n'a jamais été sérieusement inquiété; si, suivant Grimm, l'interdiction officielle du costume ne daterait que de 1770, au témoignage de Gaspard Bovier (1964 : 39, 62 et 66), il est manifeste qu'en été 1768, il y a déjà renoncé, notamment à l'occasion de la "cérémonie" inofficielle de son "mariage" à Bourgouin le 30 août 1768: il y est «paré plus qu'à l'ordinaire», de même que «l'ajustement de Mlle RENOUE était aussi plus soigné». Forcé à la discrétion, il est fort douteux qu'il ait encore arboré sa lévite à Paris.

¹⁸ Comme une note de Yolande Crowe le met en évidence (CROWE 2007 : 8), Rousseau confond les deux désignations, le manteau, *doliman*, porté par-dessus, et le *cafetan*, en dessous.

¹⁹ Mme de Luze, en février 1764, les possède les deux: «je fais grand cas de deux petites Estempes qui orne ma cheminée, ces deux Estempes represente la même personne; l'une est en habit regulier, et l'autre en Armeniens, Vous les Verrés au Bied Si vous me faite la grace d'y venir.» (C.C., n°3161)

Le samedi 26 mai 1764, Jakob Heinrich Meister, accompagnmé de M. Mègre, a l'occasion de comparer les deux gravures avec leur modèle (TROUSSON 2004 : 110).

²⁰ Pour M. Claude André Monnier, fourreur à Neuchâtel, il pourrait s'agir d'hermine (renseignement du 4 avril 2012).

²¹ Grimm est nécessairement venu à Môtiers avant le 17 août 1765 puisqu'il reçoit alors une attestation du Conseil de Berthoud lui permettant de partir en France où il se retrouve dans l'atelier de Johann Georg Wille (1715-1808).

²² Il se trouve depuis lors dans une collection privée.

²³ Il est connu que Rousseau avait les pieds délicats et que, souffrant de cors, il avait coupé l'extrémité de ses chaussures, ce qui détruit la fable des «sabots de Rousseau».

²⁴ Ce dessin a permis d'établir que la maison remontait à la fin du XV^e siècle.

²⁵ Le cadeau «ne fait plus partie» des collections (courriel de Mme Marie-Laure Meier du 10 mars 2014), si bien qu'on ignore de laquelle des deux gravures il s'agissait.

²⁶ Dans une lettre du 8 décembre 1764 à Martin Wieland (C.C., n°3720), Julie von Bondeli assure qu'un de ses visiteurs – Joseph Marie Anne Durey de Morsan (1717-1795) – se déguisait ainsi en Rousseau.

²⁷ «[Liotard] décide de se vêtir à l'ottomane, et de laisser pousser sa barbe [...] image exotique [qui] lui vaudra une célébrité éclatante.» (GRIENER 2001 : 13-14).

²⁸ Lord Keith a une fille adoptive Emet Ullah (Emetulla, devenue par mariage Mme Marie de Froment, ~ 1730-1820) et, notamment, un domestique turc Ibrahim.

²⁹ A propos des ceintures, Rousseau écrit à Mme Boy de La Tour le 9 octobre 1762: «J'ai vu chez Milord Maréchal un Arménien qui en a de pareilles, et je trouve qu'elles font fort bien.» (C.C., n°2220)

³⁰ Rousseau n'était donc pas dupe de l'effet que pouvait produire sa tenue sur autrui.

³¹ En plus des nombreuses expressions déjà relevées, François Louis d'Escherny lui fait dire de son costume: «Il est fou mais il est commode» (TROUSSON 2004 : 146).

³² C'est le terme qu'emploie Malesherbes dans une lettre du 26 juillet 1778 à Mme Marie Claude Douet (KAEHR 2010 : 30).

³³ Au Colloque «Rousseau et le spectacle» à la Sorbonne, la philosophe Chakè Matossian avait donné le 15 mars 2012 une conférence intitulée «Jean-Jacques en habit arménien: exhibition de l'homme dans toute sa vérité», où elle se proposait «de montrer la teneur métaphysique de ce choix vestimentaire» (communication personnelle du 13 mars 2012).